

André Gattolin

La Une ou le « faire événement »
de *Libération*

La Une ou le « faire événement » de *Libération*

André Gattolin, université de Paris 3

La Une d'un journal est sa vitrine, le lieu d'exposition de la richesse que le « magasin » – ce terme est à l'origine du mot « magazine » – est supposé recevoir. Dans un pays où l'abonnement reste peu développé, la Une reste, pour un quotidien, le meilleur moyen d'amener à l'achat et à la lecture. Son rôle commercial est déterminant, de même que sa fonction éditoriale est évidente : la Une tient à la fois du manifeste (qui s'adresse à la *polis* et à ceux qui la composent) et de la publicité (qui accroît la visibilité du produit sur le marché). L'essence d'une bonne Une est donc d'être à la fois « politique » et « marchande ».

Libération a la réputation d'exceller dans cet art hybride et délicat. Certaines de ses Unes sont de véritables cas d'école, étudiés avec attention par les publicitaires, les graphistes et les journalistes. Toutes n'ont bien sûr pas la même valeur, ni

la même qualité. Certaines virent parfois au flop, comme celle du 7 mai 2002, lendemain de la nomination de Jean-Pierre Raffarin à Matignon, où, sur le mode de l'humour, la rédaction titra : « Raffarin enfin ! ». L'ironie ne sautant pas aux yeux, elle souleva un flot d'indignations parmi les lecteurs.

Heureusement, la réussite a été plus souvent au rendez-vous que l'échec. Un des meilleurs exemples de ce savoir-faire est probablement celui de la série « Non », « Oui », « Ouf », dont la publication s'étala entre les deux tours de la présidentielle de 2002. Minimalistes, mais redoutablement efficaces, elles surent incarner à chaud les sentiments profonds d'une société, à un moment paroxystique de son histoire. Manifestations du talent de *Libération* dans ce genre d'exercice, ces trois Unes méritent décryptage.

Lundi 22 avril : « NON »

Trois immenses majuscules viennent barrer la Une au-dessus du visage menaçant de Jean-Marie Le Pen, qualifié pour le second tour à la surprise générale. *Libération* établit ce jour-là son record historique de ventes. Certes, l'événement est de taille, mais le succès du numéro s'explique aussi par sa Une. Une première page qui, quinze jours durant, se métamorphosera en véritable affiche, brandie par des milliers de manifestants, apposée dans des vitrines, collée sur les murs des facs et dans de nombreux lieux publics ou privés. Bouclée la veille à 21 h 30, dans une rédaction encore sous le choc, elle est à l'unisson de la position du journal : un « NON » qui clame évidemment son refus de l'extrême droite, mais qui déjà appelle à la transformation du second tour en un vote référendaire en faveur des valeurs républicaines. La forme choisie pour le dire est d'une simplicité rare : les lettres blanches du refus s'impriment sur le fond noir de la photo et viennent délibérément écraser le front de Le Pen ; une symbolique rendue explicite par la Une du lendemain qui titrera : « Le front contre le Front » (*Libération* du 23 avril 2002).



Libération, 4 & 5 mai 2002 © Photo Libération

Samedi 4 mai : « OUI »

Toujours au travers de trois immenses lettres blanches sur un aplat noir, *Libération*, en cette veille de second tour, et pour la première fois de son histoire, se permet de donner une consigne de vote à ses lecteurs. Mais l'acte appelé est désincarné : l'image du candidat Chirac n'apparaît pas, seul son nom figure sur un bulletin glissant dans une urne sans que nulle main ne le dépose. L'illustration, d'une sobriété extrême, est l'œuvre du graphiste Jochen Gerner. Au-dessus du « OUI » qui écrase la Une, un bref surtitre (« Pour la République ») vient parachever le discours. La rhétorique du détournement du scrutin présidentiel en référendum républicain, annoncée par Serge July dans son éditorial du 22 avril, arrive ici à sa conclusion.



Libération, 6 mai 2002 © Photo Libération

Lundi 6 mai : « OUF »

Le second tour de l'élection vient de se solder par un échec cuisant pour Le Pen. On quitte alors la rhétorique référendaire. L'heure n'est pas à la victoire, mais plutôt au soulagement. Les trois lettres de « OUF » s'étalent en lieu et place du « OUI » affiché deux jours plus tôt. En dépit de son score incroyablement élevé, Chirac reste absent du visuel au profit d'un Jean-Marie Le Pen de trois-quarts dos, qui semble quitter la scène vers le bas à droite de la page. Le surtitre « 82 % pour la République » renvoie à celui de la veille du scrutin et mélange information et commentaire en faisant se télescoper le résultat du vote avec l'interprétation politique qu'en fait le journal. Sur le plan formel, tout inscrit cette Une dans la continuité graphique installée par les deux précédentes. L'interjection, assez fréquente dans les titres de *Libération*, est ici débarrassée de son fidèle point d'exclamation. Souci de préserver une cohérence visuelle avec les deux autres Unes pour parfaire l'effet de triptyque ? Assurément. La question du point d'exclamation fit pourtant débat au moment de boucler l'édition. Mais *Libération*, en bon lacanien qu'il est, aime à jouer avec les mots, leur sonorité et leur polysémie... On ne manqua pas de noter que, dans le verlan d'aujourd'hui, « ouf » signifie « fou ». Chacun s'accorda à penser que la France venait de vivre un moment aussi fou qu'inquiétant.